



HAL
open science

une psychanalyse foucauldienne est-elle possible ?

Laurie Laufer

► **To cite this version:**

Laurie Laufer. une psychanalyse foucauldienne est-elle possible?. Nouvelle revue de psychosociologie, 2015, Devenirs de la psychanalyse, 20, p. 233-247. hal-01411201

HAL Id: hal-01411201

<https://hal.science/hal-01411201>

Submitted on 12 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une psychanalyse foucauldienne est-elle possible ?



Laurie Laufer

En 1998, Jean Allouch écrivait sous forme d'annonce ou d'avertissement : « La psychanalyse sera foucauldienne ou ne sera plus » (Allouch, 1998, p. 179). Comment entendre ce qui peut aussi résonner comme une orientation en 2015, à l'heure où la psychanalyse ne cesse d'être décriée, moquée, mise à la porte des institutions officielles et remplacée par les techniques de soins comportementales et normalisantes (hôpitaux, CMPP, universités), à l'heure où son inventeur fait l'objet de tant de critiques¹, mais aussi en un temps de remaniements de la sexualité ? Comment faire travailler Foucault avec la psychanalyse ?

Michel Foucault a reconnu chez Freud deux gestes épistémologiques essentiels : l'un concernant la folie, l'autre concernant les théories de la dégénérescence. Le trait commun de ces deux gestes réside dans le brouillage des frontières entre le normal et le pathologique. En effet, Foucault écrit dans *l'Histoire de la folie à l'âge classique* (1972, p. 360) : « C'est pourquoi il faut être juste avec Freud. [...] Janet énumérait les éléments d'un partage, dénombrant l'inventaire, annexait ici et là, conquérait peut-être. Freud reprenait la folie au niveau de son langage, reconstituait un des éléments essentiels d'une expérience réduite au silence par le positivisme ; il n'ajoutait pas à la liste des traitements psychologiques



Laurie Laufer, psychanalyste, professeur de psychopathologie clinique, CRPMS EA 3522, université Paris Diderot, USPC. laurie.laufer@wanadoo.fr

1. Michel Onfray n'en est que le symptôme le plus bruyant avec *Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*, Paris, Grasset, 2010.

de la folie une addition majeure ; il restituait dans la pensée médicale la possibilité d'un dialogue avec la déraison [...]. Ce n'est point de la psychologie qu'il s'agit dans la psychanalyse mais précisément d'une expérience de la déraison que la psychologie dans le monde moderne a eu pour sens de masquer. » Ce premier temps est essentiel : pour Foucault, en effet, l'invention de la psychanalyse permet une critique des sciences psychologiques et psychiatriques. Selon Foucault, Freud a reconnu et entendu un langage dans la folie, une construction subjective dans le délire, l'éloignant des catégories psychiatriques de l'époque. Ce que Freud a réussi à faire, c'est précisément d'extraire la psychanalyse de l'empire et de l'emprise du médical et de la psychiatrie. C'est donc une tout autre façon d'appréhender le « pathologique », la « folie » et son langage que Foucault reconnaît dans l'invention freudienne.

L'autre point essentiel de l'invention de Freud, pour Foucault, concerne la rupture avec les théories de la dégénérescence. L'idéologie de la dégénérescence présidait alors à la conception des phénomènes pathologiques, notamment de l'hystérie et de l'homosexualité. Pour Foucault, Freud met au travail les questions de la perversion comme « variation de la fonction sexuelle ». À propos de Lacan, dans une interview qu'il donne en italien (quelques jours avant la mort du psychanalyste français) et qui a été traduite par « Lacan, le libérateur de la psychanalyse », Michel Foucault répond à la question qui lui est posée :

« On a l'habitude de dire que Lacan a été le protagoniste d'une "révolution de la psychanalyse". Pensez-vous que cette définition de "révolutionnaire" soit exacte et acceptable ?

– Je crois que Lacan aurait refusé ce terme de "révolutionnaire" et l'idée même d'une "révolution de la psychanalyse". Il voulait simplement être "psychanalyste". Ce qui supposait à ses yeux une rupture violente avec tout ce qui tendait à faire dépendre la psychanalyse de la psychiatrie ou à en faire un chapitre un peu sophistiqué de la psychologie. Il voulait soustraire la psychanalyse à la proximité, qu'il considérait comme dangereuse, de la médecine et des institutions médicales. Il cherchait en elle non pas un processus de normalisation des comportements, mais une théorie du sujet. C'est pourquoi, malgré une apparence de discours extrêmement spéculatif, sa pensée n'est pas étrangère à tous les efforts qui ont été faits pour remettre en question les pratiques de la médecine mentale » (Foucault, 1981, p. 204).

Freud comme Lacan souhaitaient « être psychanalystes » et non prophètes, ni révolutionnaires, ni même croyants en une nouvelle science, à l'instar de ce que Freud écrivait déjà dans *Malaise dans la civilisation* : « Je n'ai [...] pas le courage de m'ériger en prophète devant mes semblables et je reconnais ne pas savoir leur offrir de réconfort ; car au fond, c'est ce que tous réclament, les révolutionnaires les plus acharnés tout aussi ardemment que les croyants les plus dociles » (Freud, 1929, p. 171).

Qu'est-ce alors qu'« être psychanalyste » en ces temps de formatage des sujets, de normalisation et de médicalisation des comportements ? C'est en travaillant à l'extension de ses limites théoriques et pratiques qu'une certaine psychanalyse peut être fidèle à la parole de Freud dans la question de l'analyse profane : « *open to revision* » (Freud, 1926, p. 17). En 1979, Lacan, face à l'échec du dispositif de transmission de la psychanalyse (la passe) dit : « Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse » (Lacan, 1979, p. 219-220). Il s'agit donc de réinventer ce qui a été inventé par Freud et prolongé par Lacan. Cette indication du psychanalyste français me semble tout à fait importante en ces temps de psittacisme et de dogmatisme, voire de novlangue de la parole analytique. Lacan a prolongé l'œuvre freudienne et la réinvention de la psychanalyse procède d'une mise et d'une remise au travail de ses notions et concepts, de sa méthode et de sa *praxis* et non d'une répétition de son discours, comme s'il se situait hors temps et hors histoire. Michel Foucault a souvent exprimé une critique contre une psychanalyse normalisatrice et médicalisante. « Qu'est-ce que c'est, demande-t-il lors d'une interview en 1974, que cette pudeur sacralisante qui consiste à dire que la psychanalyse n'a rien à voir avec la normalisation ? » (Foucault, 1975, p. 1627). Or, ce sont précisément ces éléments de critique qui invitent à une extension pratique et à un prolongement théorique de la psychanalyse. L'avertissement de Jean Allouch résonne dans ce sens-là aujourd'hui : « La psychanalyse sera foucauldienne ou ne sera plus. »

Le tournant 1968 et les productions des intellectuels en France, comme celles de Michel Foucault, Gilles Deleuze, les analystes féministes, la *french theory* et, dans les interstices, Lacan qui invite à penser les faits de discours, les *gender studies* bouleversent une certaine psychanalyse familialiste et œdipianisante, anhistorique et dépolitisée. Pour ne donner que quelques jalons de la production intellectuelle de l'époque qui articule psychanalyse, politique du sujet et sexualité, notons qu'en 1972 paraissent *l'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari ainsi que *Le désir homosexuel* de Guy Hocquenghem, en 1973 *Le psychanalysme* de Robert Castel, en 1974 le séminaire *Encore* (1972-1973) de Lacan sur la jouissance féminine, ainsi que *Speculum de l'autre femme*, de Luce Irigaray, et *La volonté de savoir* de Foucault en 1976. Cette profusion théorique et élaborative fait une première victime dans la psychanalyse : la famille et sa structure œdipienne et patriarcale. Les critiques fusent contre le dogme paternel, contre le familialisme phallogentrique, contre l'hétéronormativité et l'hétérosexualisation du désir, contre un patriarcat qui maîtrise la reproduction et les normes sexuelles, contre les dispositifs de pouvoir comme celui de l'aveu. L'ordre symbolique se révèle historique, c'est un ordre politique.

Quelles sont donc les conditions de possibilité ou d'émergence d'une psychanalyse foucauldienne ? La pensée de Foucault a-t-elle politisé la psychanalyse ? Comment la psychanalyse peut-elle, comme l'écrit Jean Allouch, « se présenter dans le social afin de pouvoir y subsister, fût-ce au titre d'un parasite » ? « Comment choisirait-elle une politique qui serait sienne, si elle ne sait plus ni qui elle est ni ce qu'elle est ? » (Allouch, 2007, p. 14).

La pensée de Foucault permet de penser les façons dont la psychanalyse est devenue une « technologie de soi » (Foucault, 1980, p. 38). On le verra ici, la pensée de Foucault a ouvert des brèches dans le « psychanalysme » dénoncé par Robert Castel : une critique de son dispositif de l'aveu en quête d'une étiologie des « déviations sexuelles », une critique d'une herméneutique qui produit un sujet de la vérité du sexe afin d'ouvrir les perspectives d'un *ars erotica* de transformation de soi.

RÉINVENTER LA PSYCHANALYSE ?

En dépit du fait que la psychanalyse a été inventée par le dégage-ment qu'elle opère face au pouvoir médical, il n'en reste pas moins, que, selon Michel Foucault, elle a été rattrapée par les instruments de contrôle biopolitique que sont la psychologie et la psychiatrie. Tout comme l'affir-mait Wladimir Granoff (1995, p. 26) : « Le freudisme s'évacue à partir du moment où il doit se prescrire nécessairement par voie gouvernemen-tale, économique, gestionnaire sous la houlette du corps médical. » Pour Freud, comme pour Lacan, tout pouvoir, qu'il soit médical, religieux, politique, est la condition d'une production de l'individu et dans cette perspective impose une normalisation des comportements. Lorsqu'on crée la catégorie des « individus », on procède à une exclusion de toute pensée du sujet. Jean Allouch (2007, p. 15) explique : « Certes, le recours à ce sujet se veut une arme contre la désastreuse et puissante tentative actuelle de résorption du sujet dans l'individu. L'individu, l'*indi-vís*, voici le sujet statistique, autrement dit disparu dans la statistique. » Freud comme Lacan ont produit une théorie de la division du sujet par l'inconscient sexuel et par le langage. Or, les dispositifs de normalisation des comportements colmatent la division, suturent les failles subjek-tives, saturent la demande et étouffent le désir et de ce fait excluent l'idée même d'inconscient. Les dispositifs de pouvoir produisent le rejet de l'inconscient et dès lors font violence au désir et à ces hiatus, à ces trébuchements et à ces méprises.

La pensée de Foucault se présente comme une critique radicale du sujet tel qu'il est entendu par la philosophie, de Descartes à Sartre, c'est-à-dire comme conscience solipsiste et anhistorique, autoconstituée et absolument libre. Ainsi que l'écrit Michel Foucault : « Au cours de leur histoire, les hommes n'ont jamais cessé de se construire eux-mêmes, c'est-à-dire *de déplacer continuellement leur subjectivité*, de se constituer

dans une série infinie et multiple de subjectivités différentes et qui n'auront jamais de fin et ne nous placeront jamais face à quelque chose qui serait l'homme » (Revel, 2008, p. 131). Ce lieu inassignable de la subjectivité en mouvement, en perpétuelle déprise par rapport à elle-même, est à la fois pour Foucault le produit des déterminations historiques et du travail sur soi (dont les modalités sont à leur tour historiques). C'est dans ce double ancrage que se noue le problème de la résistance subjective des singularités : le lieu de l'invention de soi n'est pas à l'extérieur d'un dispositif savoir/pouvoir mais dans sa « torsion intime », selon l'expression de Foucault.

Inutile alors de souhaiter ériger l'empire du « sujet » ou de la « subjectivité » là où il n'y a qu'un « terrain vague² », c'est-à-dire un déplacement à mesure que se constitue ou qu'émerge le sujet. La notion de sujet est exposée à une impossible saisie. Il revient alors à Lacan d'avoir identifié le sujet comme « sujet de l'inconscient », part échappée au moi et qui ne peut faire l'épreuve de lui-même que dans l'expérience par laquelle et à laquelle il s'expose et il engage son corps. L'inconscient est l'expérience de l'excès, du débordement pulsionnel, de la dépense en ce qu'il est articulé au langage et à ses ratages. Le sujet est pris entre les signifiants qui le représentent. Il court toujours après ce qui le représente, il n'y aurait pas alors de juxtaposition entre la subjectivité et le sujet, mais une « torsion intime », car le sujet est sans cesse ce qui lui échappe, il ne récolte que les effets de lui-même par l'épreuve qu'il fait de lui-même, par l'expérience excessive qu'il fait de lui-même. L'opérateur de l'expérience du sujet est alors ce qui lui échappe, son insu, sa propre surprise, en d'autres termes, l'inconscient. Le sujet est une production et non plus une représentation. Une psychanalyse foucauldienne est débarrassée de l'idée même d'une herméneutique à la recherche d'un sens articulé à une représentation. « Ce ne sont donc pas seulement les voies psychiatrique et psychologique de la normalisation, écrit Jean Allouch (2015, p. 60), pas seulement la trompeuse exigence d'une pensée systématisée que Lacan et Foucault refusent ; ils ne récusent pas moins nettement le sujet phénoménologique donateur de sens. » Et de citer Michel Foucault : « Vous aurez beau faire, l'inconscient tel qu'il fonctionne ne peut pas être réduit aux effets de donation de sens dont le sujet phénoménologique est susceptible » (*ibid.*). Ce qui se dit n'est plus seulement de l'ordre de la représentation ou de la signification, mais il s'agit d'en entendre les conditions de production. Le dire est porteur d'une vérité plus vive que le dit. Qui parle et dans quelles conditions ? Ces conditions d'analyse des productions discursives permettent de faire jouer l'écart entre l'énoncé, le contenu, le sens, d'une part, et l'énonciation, le sujet et la parole d'autre part.

Michel Foucault écrivait (1978, p. 41-43) : « Une expérience est quelque chose dont on sort soi-même transformé [...]. Je suis un

.....

2. J'emprunte librement cette expression à Chloé Delaume (2010).

expérimentateur et non pas un théoricien. J'appelle théoricien celui qui bâtit un système général soit de déduction, soit d'analyse, et l'applique de façon uniforme à des champs différents. Ce n'est pas mon cas. Je suis un expérimentateur en ce sens que j'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'auparavant. [...] L'expérience [...] a pour fonction d'arracher le sujet à lui-même, de faire en sorte qu'il ne soit plus lui-même. »

L'expérience analytique vise à « arracher le sujet à lui-même, faire en sorte qu'il ne soit plus lui-même », c'est-à-dire capable de s'affranchir ou de se jouer des assignations conjoncturelles d'une époque donnée et par là de créer ses propres capacités d'invention de soi. Résister serait alors l'expérience du sujet, analyser sa propre expérience et engager son corps dans cette résistance. Cette résistance incessante prise dans cette torsion entre savoir et pouvoir, n'est-ce pas l'invention de la psychanalyse ? Freud ne l'a-t-il pas appris du corps des hystériques ? Se dérober sans cesse à ce qui viendrait assigner le sujet à ce savoir/pouvoir qui l'assujettirait, n'est-ce pas l'acte subversif de l'expérience analytique ? Non pas dans un mouvement de « devenir libre », le sujet foucauldien comme le sujet freudien et lacanien ont fait un sort à cette liberté subjective, mais en tentant d'accéder à un savoir de soi et de produire un savoir de soi qui mènerait le sujet à saisir qu'il n'est que pure contingence, déterminé par les discours qui le constituent. L'exigence de l'expérience analytique permet au sujet de ne pas être dupe de ces déterminations, d'être un peu moins ignorant et un peu plus averti des mouvements d'aliénation qui le placent sous le langage. Comme l'écrit Jean Allouch (2007, p. 7), « la psychanalyse n'est pas une science mais une forme du savoir ». Une psychanalyse foucauldienne relève alors d'une production, d'une expérimentation et d'une invention de soi, et non plus d'une connaissance de soi.

UNE ÉROTOLOGIE DE PASSAGE

Comme « forme de savoir » qui se dégage des discours de biopouvoir, la psychanalyse foucauldienne propose une transformation du sujet, expérimentateur et non plus herméneute. Mais de quelle expérimentation peut-il s'agir dans une psychanalyse ? De l'amour, d'une certaine érotique de l'expérience du transfert. Cette forme de savoir dont parle la psychanalyse est une « érotologie », selon le terme que Lacan utilise dans le séminaire X *L'angoisse* (2004, p. 24) : « Je ne vous développe pas une *psycho-logie*, un discours sur une réalité irréaliste qu'on appelle la psyché, mais sur une praxis qui mérite un nom, *érotologie*³. » Une éroto-

3. Pour les occurrences des termes d'« érotisme » et d'« érotologie » ainsi que pour les commentaires de cette séance de séminaire, je renvoie à l'ouvrage de Jean Allouch, *La psychanalyse : une érotologie de passage* (1998).

logie est tout à fait opposée à une *scientia sexualis*. Dans son *Histoire de la sexualité* et notamment dans *La volonté de savoir*, Foucault critique tout dispositif de pouvoir qui consiste à « avouer » un lien entre sexualité et vérité. Selon lui, la psychanalyse n'a pas échappé à l'emprise de la *scientia sexualis* au détriment d'un *ars erotica*. La classification des pratiques sexuelles instaurée par les discours de savoirs psychiatriques et psychopathologiques (Krafft-Ebing, Tardieu, Molle, etc.) a instauré « un difficile savoir du sexe » (Foucault, 1976, p. 84). Une psychologie psychopathologique qui, dans le dispositif de l'aveu qu'elle met en place, vise une causalité, une étiologie afin de traquer les « déficiences », les « déviations », « est une forme qui est au plus loin de celle qui régit "l'art érotique". Par la structure de pouvoir qui lui est immanente, le discours de l'aveu ne saurait venir d'en haut, comme l'*ars erotica* » (Foucault, 1976, p. 83).

La psychanalyse est à la fois une forme de savoir de l'*erôs* et une *praxis* érotologique. En tant que forme de savoir de l'*erôs*, il ne s'agit pas de déterminer si la sexualité est homo ou hétéro ou féminine ou masculine. « La psychanalyse ne se situera comme érotologie qu'en se départissant de la partition homme/femme » (Allouch, 1998, p. 69), ainsi qu'en se départissant de tout excès de signification concernant les pratiques sexuelles. À l'instar de la théorie freudienne, Gayle Rubin (2010, p. 129) écrit : « La diversité sexuelle existe, tout le monde n'a pas plaisir à faire les mêmes choses et ceux qui ont des préférences sexuelles différentes ne sont pas des malades, des abrutis, des gens pervers, des gens qui se sont fait laver le cerveau, des gens sous la contrainte, les suppôts du patriarcat, les produits de la décadence bourgeoise ou les rescapés de mauvaises méthodes éducatives. Il faut en finir avec l'usage qui veut qu'on explique la diversité sexuelle en la dénigrant. » Cette hiérarchisation des pratiques sexuelles et donc des plaisirs créent des lignes de partage morales et normalisantes. Ainsi, selon Gayle Rubin, « les castes sexuelles les plus honnies à l'heure actuelle sont les transsexuels, les travestis, les fétichistes, les sadomasochistes, les travailleurs du sexe comme les prostituées et les acteurs porno et, abhorrés entre tous, ceux dont l'amour ne connaît pas les barrières de génération » (*ibid.*, p. 157). Gayle Rubin critique l'obsession étiologique que rencontre la diversité de ces pratiques sexuelles. Selon elle, « les actes sexuels sont chargés d'un excès de signification » qui ont fait le lit de la *scientia sexualis* et de ses catégorisations psychopathologiques. Dans ce sens, « une théorie radicale du sexe doit identifier, décrire, expliquer et dénoncer l'injustice érotique et l'oppression sexuelle » (*ibid.*, p. 151). Le projet théorique et politique de Gayle Rubin est de « créer une éthique sexuelle pluraliste ». Il est difficile de créer une éthique sexuelle pluraliste si on ne conçoit pas la variété sexuelle comme *anodine*. « Il n'y a donc rien de bien étrange, écrit Jean Allouch (1998, p. 177), si Lacan (comme Foucault) c'est essentiellement une démarche. » Pour Allouch, il s'agit d'aller encore

plus loin que Lacan et Foucault dans le dégagement de la psychanalyse à l'endroit du biopouvoir. « Comment ? demande Allouch. En notant que cet arrachement se joue aujourd'hui encore à l'endroit du sexe. Ce faisant nous sommes de plain-pied avec l'ultime acte de Foucault, qui consista à engager une nouvelle érotologie. [...] Certes la psychanalyse n'a pas manqué de retomber dans cette dégénérescence qui avait fourni aux sociétés du XIX^e un bel argument érotique en faveur du racisme et du nationalisme. Par exemple, en se mettant à définir une norme sexuelle. Dire que la psychanalyse est une érotologie, en quoi elle l'est, en quoi cette érotologie n'est pas pour tout un chacun la bonne, est très exactement résister à cette normalisation [...] que Foucault repérait chez Freud » (Allouch, 1998, p. 178).

L'érotologie est donc cette résistance à toute normalisation à l'endroit du sexe. Dans cette perspective, la sexualité humaine ne relève plus de structures a priori, ni de clivages normatifs, mais d'une plasticité à même d'inclure toutes les formes d'expériences par lesquelles les êtres humains se confrontent à la sexualité. Une « polymorphie » structurelle, disait Freud au grand dam des moralistes de son temps, où les événements et les choix inconscients président à la vie sexuelle de chacun. Ce qui caractérise les pulsions sexuelles, dit-il encore, c'est leur immense plasticité. Dans sa conférence sur la vie sexuelle, Freud faisait déjà la liste de la « cohorte⁴ » des comportements sexuels. Il réaffirme que « si nous ne comprenons pas ces configurations pathologiques de la sexualité et si nous ne pouvons pas les concilier avec la vie sexuelle normale, alors c'est la sexualité normale que nous ne comprenons pas non plus » (Freud, 1917, p. 390). L'expérience analytique comme érotologie engage le sujet en tant qu'il est sans identité sexuelle. Comme l'écrit Jean Allouch (1998, p. 185) : « Vivre sans supposer l'identité... sexuelle ? Si, comme je l'ai dit, l'érotologie analytique est une érotologie de passage, une érotologie moyen, elle serait l'érotologie même qui amènerait le sujet jusqu'au seuil de cette possibilité où l'érotique lui donnerait son identité sexuée plutôt que son identité sexuée un accès à l'érotique. »

Or, ce que Freud a toujours combattu, en vain souvent, est précisément la pathologisation du fait sexuel. Il écrit : « Pour ce qui concerne

4. « Du premier groupe font partie ceux qui ont renoncé à l'union des deux organes génitaux et remplacent chez le partenaire, dans l'acte sexuel, l'organe génital par une autre partie ou région du corps [...]. Et puis suivent d'autres qui, certes, s'en tiennent encore à l'organe génital, cependant pas du fait de ses fonctions sexuelles, mais d'autres fonctions auxquelles il est associé pour des raisons anatomiques et pour des causes de voisinage. » Freud énumère ici la « cohorte des comportements sexuels. Tout cela étant dit, cela ne souffre pas le moindre doute que, dans ses folies, ses singularités et ses horreurs, c'est effectivement l'activité sexuelle de ces êtres humains qui est donnée. [...] Si nous ne comprenons pas ces configurations pathologiques de la sexualité et si nous ne pouvons pas les concilier avec la vie sexuelle normale, alors c'est la sexualité normale que nous ne comprenons pas non plus » (Freud, 1917, p. 390).

“l’extension” du concept de sexualité nécessité par l’analyse des enfants et de ce qu’on appelle les pervers, qu’il nous soit permis de rappeler à tous ceux qui, de leur hauteur, jettent un regard dédaigneux sur la psychanalyse combien la sexualité élargie de la psychanalyse se rapproche de l’Éros du divin Platon⁵ » (Freud, 1920, p. 33). En Grèce ancienne, érôs est l’élan amoureux dont la personne affectée est victime. C’est un élan qui ne dit pas son objet mais qui dit l’état dans et par lequel le sujet est pris, ainsi que son mouvement⁶. À Rome, dans la poésie élégiaque (notamment chez Ovide, Propertius et Tibulle), l’amour est désigné par le terme de « *cura* ». Le sens premier du terme latin est « soin, souci, sollicitude », mais *cura* désigne aussi, pour les Romains, l’amour, la passion amoureuse. La *cura* est généralement adressée (la *cura* pour... : *cura puellae*, génitif objectif, par exemple). Il faut préciser également que, dans tous les contextes latins de *cura*, il n’est pas question de traitement médical (Rey, 2006, s.v.) – ce n’est pas un soin à une personne malade, c’est la préoccupation, l’amour pour⁷. La *cura* est amour et amour est *cura*.

La praxis analytique comme pratique érotologique suppose chez le praticien qu’il puisse se départir de toute norme sexuelle et qu’il s’offre comme objet de désir (d’un savoir sur le désir). Ainsi que l’écrivait Lacan : « Si la psychanalyse est un moyen, c’est à la place de l’amour qu’elle se tient » (Lacan, 1973-1974). C’est dans cette perspective que la praxis analytique devient fraying, mouvement, « érotologie de passage ».

POUR UNE PSYCHANALYSE IRONISTE

Pour autant, cette praxis érotologique suppose un rapport au savoir spécifique à la psychanalyse. Freud savait que le transfert était une « matière explosive », il connaissait les braises de cet amour, cet élan érotique qui est le vecteur même de la cure. Il en fait état à Jung en

5. Il s’agit ici d’une référence implicite au discours d’Aristophane dans le *Banquet* de Platon 192a-195b. Je renvoie, au sujet du « mythe » de l’androgynie, aux articles de Sandra Boehringer, 2010a et 2010b.

6. Voir par exemple Sappho, fr. 144 : « Éros a malmené mon cœur comme le vent dans les montagnes s’abat sur les chênes », le célèbre fr. 31 qui décrit l’impact multiple et paradoxal d’érôs sur le corps de la personne amoureuse (sur ces effets, voir Claude Calame, *L’Éros en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 1996, p. 25-49) ou encore le papyrus de Sappho, découvert récemment – la poétesse s’adresse à la déesse Aphrodite et lui demande : « Quelle est ton intention / à m’agiter et à me déchirer follement / par le désir qui rompt les genoux ? » (P. Sapph. Obbink 24-26). Sur ce poème, voir Sandra Boehringer et Claude Calame, « Sappho et Cypris : “maintenant, encore” » dans A. Bierl et A. Lardinois, *The Newest Sappho*, à paraître.

7. Alain Rey précise que le sens amoureux du terme de « cure » persiste jusqu’au XVI^e et ne prend sa signification de cure thermale, donc de traitement, qu’au XIX^e (Rey, 2006).

1909, qui est en pleine tourmente avec Sabine Spielrein : « Tu es avec le diable et tu veux craindre les flammes », lui écrit-il ; « ce sont les risques du métier, pour lesquels nous n'abandonnerons certainement pas le métier », lui écrit-il encore le 9 mars 1909 (Freud, 1975, p. 285-288⁸). Le praticien freudien est donc prévenu : cette praxis engage le désir et une « forme de savoir » érotologique. Ainsi, Lacan prolonge la parole freudienne dans le séminaire sur le transfert (1960-1961) par un « pas de changement sans érôs », c'est par et grâce à l'amour qu'un changement de discours est possible.

Dans son essai sur l'amour et l'ironie chez Platon, David Halperin écrit : « Ce n'est pas un hasard si Platon, le premier dans l'histoire occidentale à élaborer une théorie du désir érotique, soit aussi à l'origine de notre concept d'ironie. L'ironie platonicienne, sur son versant le mieux connu, a trait au savoir, non à l'érotique : [...] "Ironie" est un mot grec et, dans l'Athènes de Platon, il signifiait "moquerie". [...] En prétendant que la seule chose qu'il sache c'est de ne rien savoir, le Socrate de Platon affirme et nie à la fois qu'il possède le savoir [...]. En laissant entendre autre chose que ce qu'il dit, en refusant de succomber au scepticisme ou à la crédulité, le Socrate de Platon est un ironiste au sens moderne » (Halperin, 2005, p. 21-22⁹).

Une pratique ironiste de la psychanalyse suppose un déplacement radical de toute position de savoir et de pouvoir, comme Socrate lui-même pouvait l'avoir. Ce que Lacan met en perspective dans le séminaire *Le transfert*, c'est qu'avec la figure de Socrate, dont il fait « l'antécédent du psychanalyste », il est aussi question d'ignorance et de rire dans l'amour, en d'autres termes d'un certain rapport au savoir et d'un certain style drôlatique. Socrate apparaît, pour reprendre la formule de Lacan, comme « un Sade en plus drôle ». Le rire de Socrate, le hoquet d'Aristophane sont autant de déprise face au savoir, autant d'ironie face au pouvoir. On a donc deux Socrate : la torpille qui discrédite le savoir de l'autre, du sophiste notamment, et le Socrate analyste qui crée les conditions de l'émergence d'un savoir inscrit dans l'autre, mais que ce dernier ignore. Cet exercice ne peut se produire que depuis une position ironique qu'occupe l'analyste Socrate. Pourquoi Lacan aurait-il choisi pour parler du transfert d'un dialogue de Platon dont la facture est d'être drôle souvent, loufoque parfois, voire de temps en temps franchement

8. Peut-être retient-il cette leçon lorsqu'il dit, bien des années plus tard (en 1933), à la poétesse Hilda Doolittle : « L'ennui, c'est – je suis un vieil homme – que vous ne pensez pas que ça vaille la peine de m'aimer » (Doolittle, 1956, p. 59).

9. David Halperin de rajouter (2005, p. 22-23) : « Peut-être que l'ironie de l'éros platonicien est moins démonstrative que l'ignorance socratique. Il n'en est pas moins paradoxal. Le désir sexuel en jeu ne trouve pas la satisfaction sexuelle. L'éros platonicien donne lieu à des histoires d'amour ardentes où il ne s'agit pas d'aimer la personne. L'attirance érotique n'est pas physique, elle est métaphysique... »

comique ? À l'instar d'un mot d'esprit, une certaine drôlerie se produit dans le lien que l'amour entretient avec le savoir. Une psychanalyse foucauldienne est donc autant érotologique qu'ironique.

« Si Lacan s'est fait ironiste, écrit Paul Audi (2015, p. 80), c'était essentiellement dans le but d'échapper au mieux à toute positivité de sens, donc de se dérober au semblant de son intelligibilité et d'éviter ainsi de se laisser duper par l'effet de vérité d'un discours où le savoir, qui se veut chaque fois déterminant, prétend, sur le modèle fallacieux de la philosophie, offrir une théorie probante du réel. » L'ironie n'est pas seulement une figure rhétorique ou un style, c'est à l'instar de l'érotique un frayage, un mouvement de déplacement, un pas de côté qui permet de ne jamais être tout à fait là où on est. C'est en ce sens que Lacan, dans le séminaire sur le transfert, lors de la séance intitulée « L'analyste et son deuil », peut dire : « À propos de n'importe qui vous pouvez faire l'expérience de savoir jusqu'où vous osez aller en interrogeant un être, au risque pour vous-même de disparaître » (Lacan, 2001, p. 451).

La position de l'analyste est dans ce jeu de disparition, de contingence, de possibilité d'effacement – qui n'est pas une prescription comportementale, mais une position ironique et critique sur son propre savoir et sur le pouvoir qu'on lui octroie mais qu'il sait ne pas exercer¹⁰. « Il s'agit de ce qui est au cœur de la réponse que l'analyste doit donner pour satisfaire au pouvoir du transfert, dit Lacan (*ibid.*, p. 451). Cette position, je la distingue en disant qu'à la place même qui est la sienne, l'analyste doit s'absenter de tout idéal de l'analyste [...]. À divers titres et sous diverses rubriques, on peut bien sûr formuler à propos de l'analyste quelque chose qui soit de l'ordre de l'idéal. Il y a des qualifications de l'analyste [...]. L'analyste ne doit pas être tout à fait ignorant d'un certain nombre de choses, c'est certain. Mais ce n'est point là ce qui entre en jeu dans sa position essentielle. Certes, ici s'ouvre l'ambiguïté du mot *savoir*. »

N'est-ce pas la pratique même de la psychanalyse de se jouer des pièges imaginaires d'un savoir pris par et dans ses certitudes ? De traverser les terrains glissants de toutes les formes de savoir érigé en pouvoir ? N'est-ce pas la leçon de Foucault que de considérer que les lignes de partage sont mouvantes, que les catégories sont variables, que le temps et les savoirs se modifient ? Foucault comme Freud et comme Lacan étaient les ironistes nécessaires face à tout dogmatisme du savoir et tout imaginaire du pouvoir.

Toute transformation de soi, disait Foucault, relève d'un problème politique : d'une « politique de nous-mêmes », avec trois mots-clés : « le

10. « Foucauldienement parlant, il s'agit d'un sous-pouvoir et qui renvoie à la règle du jeu lacanienne selon laquelle le psychanalyste dispose d'un pouvoir à lui octroyé par l'analysant, mais d'un pouvoir que précisément il n'exerce pas » (Allouch, 2007, p. 20).

refus, la curiosité et l'innovation » (Foucault, 1980, p. 27). Une psychanalyse foucauldienne déconstruit les effets de savoir que mettent en place des dispositifs de pouvoir, elle dépsychologise le sujet, elle permet également de transformer une *scientia sexualis* en *ars erotica*. Il s'agit alors pour un psychanalyste foucauldien d'avoir un rapport critique et ironique à sa propre *techne* érotologique.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLOUCH, J. 1998. *La psychanalyse, une érotologie de passage*, Paris, EPEL.
- ALLOUCH, J. 2007. *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL.
- ALLOUCH, J. 2015. « L'analyse sera foucauldienne ou ne sera plus », dans L. Laufer et A. Squverer (sous la direction de), *Foucault et la psychanalyse*, Paris, Hermann, 55-69.
- AUDI, P. 2015. *Lacan ironiste*, Paris, Mimésis.
- BASSO, E. 2015. « Reprendre la folie au niveau de son langage. Foucault entre psychanalyse et psychiatrie », à paraître dans *Les Archives de philosophie*, automne 2015.
- BIRMAN, J. 2007. *Foucault et la psychanalyse*, Lyon, Paragon.
- BOEHRINGER, S. 2010a. « La sexualité a-t-elle un passé ? De l'éros grec à la sexualité contemporaine : questions modernes au monde antique », *Recherches en psychanalyse* 10, 189-201.
- BOEHRINGER, S. 2010b. « Un autre genre d'amour ? De quelques mouvements du désir dans la poésie grecque et romaine », *Champ psy*, 58, 83-105.
- CASTEL, R. 1973. *Le psychanalysme*, Paris Maspero.
- DELAUME, C. 2010. *La règle du je*, Paris, Puf.
- DOOLITTLE, H. 1956. *Pour l'amour de Freud*, Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 2010.
- FOUCAULT, M. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. 1975. « Pouvoir et corps, Interview de M. Foucault », dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.
- FOUCAULT, M. 1976. *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. 1978. « Entretien avec Michel Foucault », dans *Dits et écrits*, IV, Paris, Gallimard, 1994, 41-43.
- FOUCAULT, M. 1980. *L'origine de l'herméneutique de soi, conférences prononcées à Dartmouth Collège*, Paris, Vrin.
- FOUCAULT, M. 1981. « Lacan, le "libérateur" de la psychanalyse », entretien J. Nobécourt, dans *Dits et écrits*, t. IV, texte n° 299, Paris, Gallimard, 1994, 204-205.
- FREUD, S. 1917. « Vingtième conférence, la vie sexuelle humaine », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999, 385-405.
- FREUD, S. 1920. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- FREUD, S. 1926. « La question de l'analyse profane. Entretiens avec un homme impartial », dans *Œuvres complètes, Psychanalyse*, XVIII, Paris, Puf, 1994.

- FREUD, S. 1929. *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot, 2010.
- FREUD, S. ; JUNG, C.G. 1975. *Correspondance*, 1, Paris, Gallimard.
- GRANOFF, V. 1995. « Quitter Freud », *L'inactuel*, 3, Paris, Calmann-Lévy, 13-27.
- HALPERIN, D.M. 2005. *Amour et ironie. Six remarques sur l'eros platonicien*, Paris, Cahiers de l'Unebévue.
- HOCQUENGHEM, G. 1972. *Le désir homosexuel*, Paris, Fayard, 2000.
- IRIGARAY, L. 1974. *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minuit.
- LACAN, J. 1973-1974. Le Séminaire, Livre XXI (1973-1974), *Les non-dupes errent*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 1974. Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), *Encore*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 1979. 9^e congrès de l'École freudienne de Paris, « Sur la transmission », *Lettres de l'École*, 25, vol. II, 219-220.
- LACAN, J. 2001. Le Séminaire, Livre VIII (1960-1961), *Le transfert*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 2004. Le séminaire, Livre X (1962-1963), *L'angoisse*, Paris, Le Seuil.
- LAUFER, L. ; SQUVERER, A. (sous la direction). 2015. *Foucault et la psychanalyse, questions analytiques à Michel Foucault*, Paris, Hermann.
- REVEL, J. 2008. *Dictionnaire Foucault*, Paris, Ellipses.
- REY, A. 1992. *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2006.
- RUBIN, G. 2010. *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL.

LAURIE LAUFER, UNE PSYCHANALYSE FOUCALDIENNE EST-ELLE POSSIBLE ?

RÉSUMÉ

En 1998, Jean Allouch écrivait sous forme d'avertissement : « La psychanalyse sera foucauldienne ou ne sera plus. » Comment entendre ce qui peut aussi résonner comme une orientation en 2015, à l'heure où la psychanalyse ne cesse d'être décrite, moquée, mise à la porte des institutions officielles et remplacée par les techniques de soins comportementales et normalisantes, à l'heure où son inventeur fait l'objet de tant de critiques, mais aussi en un temps de remaniements de la sexualité ? Comment faire travailler Foucault avec la psychanalyse ? Dégagée des positions de pouvoir médicalisant et dogmatique, la psychanalyse ne serait-elle pas un *ars erotica* plutôt qu'une *scientia sexualis*, comme l'indiquait Foucault, une « érotologie », comme l'indiquait Lacan ; la position de l'analyste ne serait-elle pas celle de l'ironiste ?

MOTS-CLÉS

Foucault, Lacan, Freud, pouvoir, savoir, érotologie, amour, ironie.

LAURIE LAUFER, CAN THERE BE A FOUCAULDIAN PSYCHOANALYSIS ?

ABSTRACT

In 1998, Jean Allouch warned : « Psychoanalysis will be Foucauldian, or there will be no more psychoanalysis. » What is there to be understood from this prediction that may provide direction in 2015, a time when psychoanalysis is constantly denigrated, mocked, banned from official institutions and replaced by

behaviouristic and normalising curing techniques, a time when its inventor is so much criticised, but also a time when sexuality is being reformed ? How may Foucault and psychoanalysis be brought together and put to work side by side ? If psychoanalysis stands apart from any medical and dogmatic power position, isn't it more of an *ars erotica* than a *scientia sexualis*, as Foucault wrote, more of an « erotology », as Lacan stated ? Hence, isn't the position of the analyst that of the ironist ?

KEYWORDS

Foucault, Lacan, Freud, power, knowledge, erotology, love, irony.